

de fois de chagrin pour une fille qui ne méritait pas votre amitié. — Ne parlons plus d'Henriette ; parlons de Joséphine ; elle seule m'intéresse ; mais où est-elle ? — Elle est avec son oncle à faire préparer le dîner. — Je brûle de la voir, ainsi que votre digne mari. — Vous les verrez tout à l'heure. Vous ne savez pas ce que mon mari et moi voulons faire ? — Non. — Je m'en vais vous le dire, car il m'est impossible d'avoir un secret pour vous. Vous avez perdu vos six mille francs ; il ne faut plus y compter, monsieur Paulin ; le capitaine anglais est sûrement mort ; car je crois comme vous qu'il était trop honnête pour ne pas vous rendre votre argent ; c'est ce dont il faut se consoler, et pour le réparer, mon mari et moi donnons six mille francs en mariage à Joséphine, et après notre mort, vous aurez notre petite fortune."

J'allais exprimer ma reconnaissance à madame Bertrand, lorsque son mari entra accompagné de Joséphine, qui rougit en me voyant. Quant à l'oncle, il me sauta au col en me disant : " Allons, Paulin, tu seras notre neveu, et voilà la petite femme qu'il faut que tu embrasses. Comme on le peut penser, je ne me le fis pas dire deux fois.

Notre dîner fut délicieux : la bouche de Joséphine ne s'ouvrit que pour répondre de la manière la plus ingénue et la plus touchante aux expressions de mon amour. La joie et le plaisir brillaient dans les yeux de monsieur et de madame Bertrand, qui arrêteraient que notre mariage serait célébré dans un mois.

Rien n'est secret dans une petite ville ; tout y transpire subitement, et il ne fallut que très peu de jours pour que mon mariage fût l'objet de toutes les conversations. Henriette ne fut pas des dernières à l'apprendre ; mais elle ne m'en parla pas. Nous gardions ensemble les égards que la simple politesse exige.

Déjà quatorze mois s'étaient écoulés depuis la mort de madame Molard, sans que la maison et le magasin, qui étaient en vente, eussent trouvé un acquéreur. L'héritier était venu à Dunkerque, et nous avait priés de ne point quitter jusqu'à ce que la vente fût consommée. Instruit que Robert et Henriette devaient s'unir, il les invita à célébrer leurs noces dans la maison ; ce qu'ils acceptèrent. Il me fit la même proposition ; mais je lui fis sentir que je ne pouvais l'accepter, attendu que ma future avait ses parens domiciliés dans la ville.

Robert avait cessé de me voir de mauvais œil, depuis l'instant où mon amour pour Henriette s'était éteint. La noce se faisant dans la maison, on ne pouvait guère se dispenser de m'y inviter ; et cette invitation me fut faite par Robert et Henriette d'une manière à ne pouvoir m'y refuser : ils poussèrent même la politesse jusqu'à y inviter M. et madame Bertrand et leur nièce, qui avaient envie de refuser nettement, et qui, par considération pour moi, acceptèrent.

Les noces furent gais, grâce à la générosité de l'héritier de